

un homme enfermé dans leur jardin ? Un homme ! car je n'avais plus de jupons, et mon très mince caleçon, déchiré en plusieurs endroits, trahirait mon sexe ! ces femmes effrayées iraient chercher main forte ; madame Munich me reconnaîtrait ; je retomberais au pouvoir d'un père sévère, jaloux de son autorité ; le baron m'enfermerait, il m'enlèverait pour toujours à Sophie, à Sophie, cruellement compromise, et peut-être déshonorée !... Déshonorée !... Cette horrible idée redoublait mon désespoir, quand j'entendis un petit cri aigu et prolongé, tel à peu près que le produit une grille qu'on s'efforce d'ouvrir doucement.

Je me précipitai vers mon maronnier protecteur ; mais je n'atteignis sa cime qu'aux dépens de mon pauvre caleçon, qui pendait par lambeaux. Après quelques minutes de calme, un léger bruit frappa mon oreille ; une femme, dont le clair de la lune me laissait distinguer le costume remarquable, s'avançait avec précaution sous l'allée couverte, en regardant de tous les côtés. A l'instant même, je vis un homme paraître sur le chaperon du mur, le long duquel il descendit avec une agilité qui me surprit. Il se glissa derrière les arbres, et vint sous l'allée couverte joindre celle qui l'attendait. Tous deux s'assirent au pied du marronnier, sur

lequel je demeurais immobile et attentif. Je les entendis s'applaudir mutuellement du succès de leur témérité, se faire les plus tendres protestations, confondre leurs soupirs, et accompagner de ces douces épithètes consacrées par l'amour, leurs noms qu'ils répétèrent plusieurs fois. Je reconnus dans l'amant l'unique rejeton d'une maison illustre. A son véritable nom que je dois taire, on me permettra de substituer celui de Derneval... L'amante ! ce n'était pas une pensionnaire ; ce n'était pas une dame en chambre... L'amante ! je l'appellerai ?... c'était Dorothée. Amour ! quelles nobles familles tu réunissais dans ces deux personnes ! mais quel temps, quel lieu, tu avais choisis ! Il est donc vrai que tu pénètres quelquefois dans ces maisons de paix, où l'on t'a juré une haine éternelle ! Il est donc vrai que tu as des autels partout ! Je vis le couple heureux que tu brûlais de tes flammes, te faire, à l'ombre d'un arbre qu'il croyait discret, le plus doux, le moins chaste des sacrifices.

Puisque Derneval était entré volontairement dans le jardin, et qu'il ne témoignait aucune inquiétude sur les moyens d'en sortir, il avait une retraite assurée, et je le forcerais bien à me laisser sortir avec lui. Cette réflexion toute simple se présenta tout à coup à mon esprit, je n'en attendis pas

une autre. Je saisis l'extrémité de la branche qui parut la plus longue et la plus flexible ; je m'élançai, la branche se courba : et, quoiqu'elle m'eût porté à peu de distance de terre, je tombai lourdement. Au bruit de ma chute, à l'apparition subite d'une figure aussi étrange que la mienne, Dorothée frémit, Derneval se releva brusquement, me saisit par le bras, et soudain m'appuya sur la poitrine le bout d'un pistolet.

— Oh ! ne la tuez pas ! s'écria Dorothée d'une voix très altérée.

Je regardai mon ennemi tranquillement, et je lui dis d'un ton calme :

— Je ne crains rien, monsieur ; je sais bien que Derneval ne m'assassinera pas, mais soyez tranquille aussi, je ne trahirai pas vos amours fortunées.

Tandis que je parlais, Derneval me regardait de près. D'abord il fut trompé par ma coiffure féminine, par le petit *caraco* blanc ; mais le caleçon déchiré attira son attention, et une toile très fine, modelant certaines formes délatrices, lui donna de terribles soupçons.

— Est-ce une femme ! s'écria-t-il.

D'un coup de main rapide, il éclaircit ses doutes, et dès qu'il fut sûr de mon sexe :

— Créature amphibie ! vous me direz qui vous êtes !

Derneval, je suis amant comme vous.

— Amant de qui ?

— De la fille la plus belle et la plus vertueuse que ce couvent renferme.

— Monsieur, comment s'appelle-t-elle ? Comment vous nommez-vous ?

Je les regardai tous deux.

— Je sais vos noms, mais je ne vous les ai pas demandés. Derneval, qu'il vous suffise d'apprendre que je suis gentilhomme.

— Vous êtes gentilhomme ! monsieur, je ne vous demande qu'un moment.

Il remit son pistolet dans sa poche ; et, tandis qu'il réparait certaine partie de son habillement fort en désordre, Dorothée, qui s'était avant tout occupée du soin de se rajuster, me fixait avec une attention que je pris pour de la hardiesse. Son amant revint à moi.

— Monsieur, quelle que soit votre maîtresse, vous l'aimez apparemment autant que j'adore la mienne ; il faut que la mort de l'un de nous deux assure à l'autre un éternel secret.

— Derneval, sortons ensemble, je suis prêt à vous satisfaire.

— Et vous croyez que je le souffrirai ! interrompit Dorothée, en se précipitant dans les bras de

son amant ; mon cher Derneval ! et vous Monsieur de Faublas !...

— De Faublas, qui vous a dit ?...

— Je vous reconnais ; vous êtes le chevalier de Faublas ! vous êtes le vivant portrait d'Adélaïde ! je vous ai vu quelquefois au parloir, vous y demandiez votre sœur, votre sœur n'y allait jamais sans cette jolie demoiselle de Pontis... Un jour, un jour je vous ai surpris lui baisant la main. Ah ! c'est mademoiselle de Pontis que vous aimez ! c'était vous qui chantiez hier cette romance dont j'ai retenu le refrain.

La plus modeste et la plus belle,
Celle-là m'a donné sa foi !

Souvenez-vous qu'hier l'une de nos dames a passé avec moi près de votre pavillon ; vous avez dû entendre gronder nos jeunes filles qui vous écoutaient ; vous avez dû m'entendre les excuser... Chevalier, c'était vous qui chantiez cette romance ? c'était pour M^{lle} de Pontis que vous la chantiez ?... Derneval ! Faublas ! poursuivit-elle, en unissant nos mains dans les siennes, la conformité de vos aventures doit vous inspirer une égale confiance. Chacun de vous doit trouver dans l'autre un compagnon discret, un ami fidèle ; et vous iriez vous égorger ! et Sophie, ou Dorothée, serait bientôt ré-

duite à pleurer son amant... Monsieur de Faublas, jurez-moi une inviolable discrétion.

— Je jure par Sophie !

— Et moi par Dorothée ? s'écria Derneval.

Nous nous précipitâmes dans les bras l'un de l'autre ; et cet embrassement réciproque fut le gage de la fraternité que nous nous promîmes.

Les deux amants écoutèrent patiemment le récit des événements qui m'avaient amené dans le lieu où je les avais surpris. Derneval me dit ensuite :

— La lune se cache de plus en plus, nous sortirons d'ici quand l'orage qui se prépare éclatera ; permettez que, Dorothée et moi, nous vous laissions seul un moment.

Le moment fut long. Lassé d'attendre, je m'endormis sous l'arbre au pied duquel je m'étais jeté. Quand je me réveillai, de rapides éclairs sillonnaient une épaisse nuée, au sein de laquelle le tonnerre roulait avec un épouvantable fracas ; le ciel vomissait des torrents d'eau. Je me levai très surpris de ne point voir paraître Derneval. Je m'avançai avec inquiétude sous l'allée couverte, du côté qu'ils avaient pris pour s'éloigner. Que les amants sont distraits et préoccupés ! Tandis que les éléments paraissaient prêts à se confondre, Derneval et Dorothée s'amusaient à des bagatelles.

— Le ciel est feu, me dit Derneval ; on nous découvrirait peut-être à la lueur des éclairs, il faut attendre encore.

— Derneval, vous en parlez à votre aise ! je suis presque nu !

— Mon cher compagnon, croyez-vous que cette pluie ne me mouille pas aussi !

— Ah ! Dorothee est avec vous.

Je m'éloignai triste et pensif. Une demi-heure après, il fallut retourner à Derneval, pour l'avertir qu'il ne tonnait plus, et qu'une obscurité profonde favorisait notre retraite. Il fit enfin ses adieux à Dorothee.

Il me conduisit vers la partie du mur où son échelle de cordes était attachée. Nous vîmes que de là je gagnerais bien mon pavillon, mais que je ne pourrais atteindre à ma fenêtre, sous laquelle nous retournâmes. Derneval était d'une grande taille, il me fit monter sur ses épaules, et soutenant ensuite mes pieds avec ses mains, il me poussa vigoureusement, au moment où je saisissais les cordes de ma jalousie. Dès qu'il me vit chez moi, il retourna à son échelle, au moyen de laquelle il escalada le mur en un instant.

Je retournai à l'hôtel pour changer d'habits ; et j'allai voir ma sœur, qui plaignit beaucoup sa bonne amie, dont elle ignorait le bonheur.

Je me rendis ensuite chez Derneval.

Nous arrêta mes que, la nuit du surlendemain, nous irions au couvent s'il faisait beau. On sait que les nuits pluvieuses ou sombres étaient pour nous les belles nuits ; on sait que sur ce point les amants et les voyageurs n'ont jamais été d'accord.

Le même soir Justine vint chez moi.

— Bonsoir, ma petite Justine ; il y a bien longtemps que nous nous sommes rencontrés seuls !

— Oh ! monsieur, y eût-il cinquante ans, je vous prie d'abord d'écouter ce que j'ai à vous dire. Madame la marquise...

— Tu es toujours bien jolie, mon enfant.

— Monsieur, ma maîtresse m'envoie...

— Elle sait déjà que je suis ici, ta maîtresse ?

— Oui ; ce matin vous êtes rentré par la grande porte, on est venu le lui dire aussitôt... mais finissez, monsieur ; souvenez-vous de nos conventions.

— De quelles conventions parles-tu.

— Vous oubliez tout ! il y a quelque temps, il a été décidé entre nous que, lorsque je viendrais ici de la part de ma maîtresse je commencerais toujours par ma commission.

— Eh bien ! dépêche-toi donc de parler, ma petite Justine !

— Monsieur, ma maîtresse est bien surprise, bien affligée de votre absence... Mais finissez donc !

— Eh, finis toi-même ! tu fais des préfaces comme un auteur sifflé. Ta maîtresse est bien surprise ! Crois-tu que je n'aie pas deviné cela ?

— Un instant, monsieur.

— Tiens, les exordes m'ennuient toujours, mais dans ce moment-ci surtout... Au fait, ma petite Justine, au fait !

— Ma maîtresse m'a chargé de vous annoncer que vos amours secrètes...

— Mes amours secrètes ! que veut-elle dire ?

— Mais vos amours avec elle ne sont pas publiques, j'espère.

— Tu as raison, oui, oui.

— Elle dit que vos amours sont menacées d'un grand malheur. Elle prévoit un événement fâcheux qui pourrait découvrir au marquis le secret de votre déguisement.

— Le secret de mon déguisement ! mais ma belle maîtresse serait perdue !

— Aussi, elle se désole, elle pleure, elle gémit. Au moins, s'écrie-t-elle quelquefois si je pouvais le voir !

— Eh bien ! où est-elle ? où faut-il aller ?

— Là, voyez ! tout à l'heure je ne pouvais finir assez tôt ; maintenant, le voilà qui veut me quitter.

— Ah ! Justine, excuse ! mais tu me dis que ta

maîtresse se désole ? Quel est donc l'événement qu'elle craint ?

— Monsieur, je n'en sais rien. Demain à dix heures du matin, elle vous le dira chez sa marchande de modes. Vous y viendrez, n'est-ce pas !

— Très certainement ; je n'abandonnerai pas la marquise dans une situation si critique... Ha ça, mon enfant, voilà ta commission faite !

Depuis si longtemps j'étais privé du plaisir de voir la jolie femme de chambre, qu'on ne sera pas étonné qu'elle soit restée un quart d'heure avec moi.

La situation de la maîtresse était si triste, qu'on ne sera pas plus surpris de l'empressement avec lequel je courus au rendez-vous, le lendemain, à dix heures du matin.

Dès que j'entrai dans le boudoir, la marquise s'efforça de cacher le mouchoir dont elle s'essuyait les yeux.

— Monsieur, me dit-elle, je vous prie d'excuser mes importunités ; je n'abuserai pas de votre complaisance, je ne vous demande qu'un moment d'attention.

— Mais ma chère maman, pourquoi ces alarmes cruelles ?

— Elles sont trop bien fondées, monsieur ; apprenez l'embarras où je suis. Un événement tout simple va bientôt éveiller les soupçons du marquis

et l'engager à chercher des éclaircissements dont le résultat me sera funeste. Monsieur, vous n'oubliez pas, plus que moi, cette fatale aventure de l'ottomane, cette scène bizarre qui nous a tant chagrinés tous deux. Vous paraissiez alors ne me voir qu'avec peine au pouvoir d'un autre, et moi-même je souffrais d'être obligée de partager un bien qui me semblait n'être dû qu'à l'amant aimé. Je pris le parti de refuser au marquis l'exercice de ses droits les plus incontestables. Mon mari trop exigeant me faisait de fréquentes querelles, que je supportais à cause de vous. A cette époque, nos rendez-vous se sont multipliés, et je n'ai pas toujours conservé dans vos bras (ici la marquise rougit beaucoup), cette présence d'esprit si nécessaire à une femme qui ne vit pas avec son mari. Enfin, monsieur, il y a près de trois mois que le marquis n'a couché dans mon appartement, et cependant je suis... je suis enceinte !

— Enceinte ! répétai-je avec un cri de joie ; enceinte ! je suis père ! et je vous abandonnerais !... Maman, ma chère maman, je vous ai toujours aimée, vous me devenez plus chère que jamais !

— Je suis enceinte ! répéta aussi la marquise, mais d'un ton si douloureux, que mon cœur en fut déchiré : malheureuse mère ! enfant plus malheureux !

A ces mots, elle s'étendit plutôt qu'elle ne se

renversa sur le canapé où je m'étais assis près d'elle. Ses yeux se fermèrent, sa tête retomba mollement sur son sein ; mais le mouvement égal de ce sein doucement agité, ses lèvres toujours vermeilles, le rose de son teint, que me laissait voir la toilette négligée du matin, et qui, loin de se flétrir, brillait d'un éclat plus doux ; tout m'annonça que l'état de faiblesse dans lequel je la voyais n'aurait pas de suites fâcheuses. Mes baisers brûlants ne purent la rendre à la vie ; je me précipitai dans ses bras, elle tressaillit ; et les plus vives sensations graduellement produites la tirèrent enfin de sa léthargie. D'abord ses bras voulurent me repousser, bientôt ils m'attirèrent : mon amante partagea mes transports, et me prodigua les noms les plus doux. Nous nous séparâmes en nous promettant de nous revoir bientôt.

Dans l'après-dîner, je reçus une visite de Derneval, qui m'annonça que la nuit du lendemain nous verrait au couvent, quelque temps qu'il fit.

— Mon cher Faublas, ajouta-t-il, nous allons nous séparer.

— Comment ?

— Les affaires qui me retenaient ici sont terminés ; tout est préparé pour la grande entreprise que je médite depuis plusieurs mois. Dans la nuit de demain j'enlève Dorothée.

— Ah, Derneval ! et comment verrai-je ma Sophie quand vous nous aurez abandonnés ?

— N'avez-vous pas votre pavillon ?

— Mais la grille du jardin ?

— Vraiment ! vous avez raison ; je n'y songeais pas.

— Derneval, pourriez-vous livrer au désespoir votre ami, et l'amie de votre amante !

— Non, Chevalier, non, je parlerai à Dorothée ; nous ne partirons pas que vous n'ayez une clef de la grille.

Derneval me laissa livré à des réflexions cruelles, qui m'agitèrent toute la soirée et toute la nuit suivante. Il part, me disais-je, il part avec ce qu'il aime ! et moi je reste, et peut-être ne verrai-je plus ma Sophie ! Sophie osera-t-elle ouvrir cette grille ? Osera-t-elle venir seule au jardin ? et puis l'enlèvement de Dorothée ne fera-t-il pas dans ce couvent un éclat terrible ? Ne prendra-t-on pas les plus sages précautions pour empêcher qu'à l'avenir un pareil attentat ne se renouvelle ? Le jardin ne sera-t-il pas mieux gardé qu'au paravant ? Ah ma jolie cousine ! il ne me sera plus permis que de t'apercevoir quelquefois à travers les jalousies de mon pavillon. Ah ! Derneval ! ah ! Dorothée vous nous abandonnez ! Est-ce là ce que vous nous aviez promis :... C'est ainsi que ne pré-

voyant pas les événements qui se préparaient, je reprochais à Derneval son départ précipité, que bientôt j'allais désirer plus ardemment que lui.

Il y eut encore cette nuit un brouillard épais, qui tomba au lever du soleil. Le baron, plutôt éveillé qu'à l'ordinaire, trouva que le temps était humide et froid : il ne savait s'il irait chercher Adélaïde, il craignait que sa chère fille ne s'enrhumât. J'observai à mon père que le soleil allait échauffer l'air, et qu'aucune journée de l'automne ne serait plus belle. M. Duportail, qui arriva sur les dix heures, fut de mon avis ; nous allâmes tous trois chercher ma sœur à son couvent ; et bientôt nous descendîmes aux Tuileries. Le baron ordonna à ses gens d'aller nous attendre *au Pont-Tournant*.

— Je monte, nous dit-il, chez M. de Saint-Luc, promenez-vous...

— Dans l'allée du Printemps, mon père ?

Oui ; je suis à vous tout à l'heure.

Nous fîmes plusieurs tours d'allée. Rosambert parut enfin : il remercia le hasard qui lui procurait une aussi heureuse rencontre ; il fit à Adélaïde tous les compliments qu'elle méritait, et pendant un quart d'heure, il s'occupa tellement de la sœur, que le frère était oublié. Cependant je faisais mille efforts pour m'attirer son attention. Impatient de le consulter sur les malheurs nouveaux qui mena-

çaient mes amours, je le pris par le bras, et le priai de m'accorder un moment. Il daigna enfin m'entendre; nous doublâmes le pas sans nous en apercevoir. Ma sœur, qui ne pouvait régler sa marche sur la nôtre, resta derrière, accompagnée seulement de M. Duportail. Nous ne songeâmes à revenir sur nos pas que quand nous fûmes au bout de l'allée en nous retournant, nous vîmes Adélaïde fort loin de nous, au milieu de trois hommes : nous nous hâtâmes d'approcher. A quelque distance nous reconnûmes dans les deux nouveaux venus, mon père et M. de B*** ; ils se parlaient avec chaleur.

— Courons vite, me dit Rosambert, il se fait là-bas quelque quiproquo.

Au moment où nous arrivâmes, le marquis disait à mon père :

— De quoi vous mêlez-vous, monsieur ?

LE BARON DE FAUBLAS. De quoi je me mêle ? Connaissez-vous celle que vous insultez ?

LE MARQUIS. Si je connais mademoiselle Duportail !

LE BARON (*avec emportement*). Ce n'est pas mademoiselle Duportail, monsieur, c'est ma fille. M. Duportail n'a pas d'enfants.

LE MARQUIS (*très vivement*). M. Duportail n'a pas d'enfants ! et qui est-ce donc qui a couché avec ma femme ?

LE BARON. Que m'importe ?

LE MARQUIS. Il m'importe, à moi, et je sais bien que c'est mademoiselle Duportail que voilà... (*En montrant ma sœur*). Elle est un peu changée par la raison que je vous disais tout à l'heure.

LE BARON (*furieux*). Par la raison que vous disiez tout à l'heure ! Vous osez répéter ! Morbleu ! Monsieur, mettez un habit d'amazone à cet étourdi. (*En montrant le chevalier de Faublas*). Et la demoiselle Duportail que vous avez vue, vous la verrez encore !

LE MARQUIS (*regardant le chevalier d'un air stupéfait*). Se pourrait-il ?...

Cependant M. Duportail et Rosambert partageaient leur attention entre Adélaïde qui paraissait prête à pleurer, et le baron dont leurs représentations ne pouvait modérer la fureur.

LE CHEVALIER DE FAUBLAS. (*s'approche du baron*). De grâce, mon père !

LE MARQUIS (*regardant toujours le chevalier*). Son père !

LE BARON (*lance un regard terrible à son fils*). Taisez-vous, monsieur, savez-vous ce qu'on dit à votre sœur ? J'arrive au moment où on la félicite de ce qu'elle est accouchée avant terme, et de ce qu'il n'y paraît guère. Morbleu ! déguisez-vous en femme, attrapez des sots ; mais ne compromettez pas votre sœur.

LE MARQUIS (*regarde le chevalier avec la plus grande attention*). Plus je l'examine... (*Il lui fait un geste menaçant et court à M. Duportail.*) Si tu n'es pas un lâche, réponds-moi. (*En montrant Adelaïde*) Cette demoiselle est-elle ta fille? (*En montrant le chevalier*). Est-ce ce jeune homme que j'ai vu chez toi en habit d'amazone?

M. DUPORTAIL (*avec le plus grand sang-froid*). Monsieur, vous ne savez pas que ma naissance est au moins égale à la vôtre; mais je suis trop heureux de pouvoir conserver sur vous quelque avantage. Je me souviendrai des égards que se doivent encore des gentilshommes quand ils deviennent ennemis; monsieur, je ne vous tutoierai pas. Quant à vos questions, je voudrais bien n'être pas obligé d'y répondre... Marquis, cette demoiselle n'est pas ma fille, c'est ce jeune homme que vous avez vu chez moi en habit d'amazone.

M. de B*** garda quelque temps un morne silence; il vint à moi, il prit ma main qu'il serra fortement; d'un coup d'œil je lui fis comprendre que je l'entendais. Mon père s'aperçut de ses signes meurtriers, car je l'entendis qui se disait tout bas: Ne pourrai-je jamais maîtriser mes premiers transports? Colère aveugle! funeste emportement! si tu allais me coûter mon fils!

— Tu m'as indignement joué, me dit le marquis

en baissant la voix. Demain à cinq heures du matin, trouve-toi à la *porte Maillot*... Je n'ai pas à me plaindre de ton père: mais Duportail et Rosambert sont tes complices; dis-leur que j'amènerai deux de mes parents, pour les punir. Adieu, tu verras si je sais me venger.

A ces mots il s'éloigna. Nous étions environnés d'une foule de gens que le bruit de notre querelle avait attirés. Adélaïde, étonnée et tremblante, se soutenait à peine; nous gagnâmes aussi vite que sa faiblesse put nous le permettre, le *Pont-Tournant*, où deux voitures nous attendaient. Le baron monta dans la nôtre avec ma sœur; Rosambert nous reçut, M. Duportail et moi, dans la sienne; et, pour échapper à la foule qui nous suivait, les cochers eurent l'ordre de nous mener ventre à terre, et de ne regagner l'hôtel du baron qu'après avoir fait de longs détours.

M. Duportail nous dit alors:

— Messieurs, pourquoi faut-il que vous nous ayez quittés? vous étiez à peine à trente pas, quand M. de B*** nous a abordés. Il m'a accablé de politesse et a fait mille questions à mademoiselle votre sœur, qui ne savait que répondre. Je vous avoue que moi-même je comprenais peu de chose aux discours qu'il lui tenait. J'espérais que vous alliez revenir, et m'aider à sortir de l'embarras dans le-

quel je me trouvais. M. de B***, qui déjà m'avait félicité vingt fois du retour de ma fille, et de la bonne santé dont elle paraissait jouir, M. de B*** s'est adressé à mademoiselle votre sœur :

— *D'honneur, mademoiselle vous vous portez fort bien, je vous trouve peu changée.*

Ici le marquis a baissé la voix ; mais, comme je n'étais pas sans inquiétude, j'ai prêté l'oreille :

— *Cela est étonnant, a-t-il dit ; car si je calcule bien, vous êtes accouché avant terme.*

Mademoiselle de Faublas a fait un cri ; je me suis écrié avec indignation :

— Accouchée avant terme, monsieur, vous osez !...

Malheureusement le baron était déjà derrière nous ; tout à coup il s'est jeté entre sa fille et le marquis, et d'un ton furieux il a dit à celui-ci :

— Qu'appellez-vous accouchée avant terme ! Vous me ferez raison de cet insolent propos.

Messieurs, vous savez à peu près le reste ; et cette cruelle scène, ajouta M. Duportail en me regardant, aura sans doute des suites fâcheuses.

— Oui, monsieur, oui sans doute, elle en aura. Demain, à cinq heures du matin, M. de B***, accompagné de deux de ses parents, nous attendra tous trois à la *porte Maillot*.

— Encore un duel ! encore du sang ! s'écria Rosambert.

— Voyez, Faublas, me dit M. Duportail, voyez quels sont les fruits d'une passion criminelle ! demain, six braves hommes vont s'égorger à cause de la marquise de B*** ! demain, quel que soit l'évènement du combat, monsieur le comte et moi, nous serons punis d'avoir participé à vos égarements ; nous en serons punis, car tout guerrier que je suis, je l'ai cent fois éprouvé : il est bien cruel de ne sauver sa vie qu'en immolant un ennemi que souvent on estime. M. de Rosambert et moi, nous allons bientôt verser le sang de deux hommes que nous ne connaissons peut-être pas, qui jamais ne nous ont fait le moindre mal...

— Ah ! monsieur ; je suis plus à plaindre que vous, je me bats avec le marquis, avec le marquis à qui j'ai fait tout le mal possible !...

— Il est fort singulier, interrompit Rosambert, que dans cette affaire-ci, je soutienne votre querelle ! Il est fort singulier que je me batte pour vous, parce que vous m'avez soufflé ma maîtresse... Mais, messieurs, trêve de réflexions, s'il vous plaît, nous n'avons pas de temps à perdre. Demain, à six heures du matin, si nous ne sommes pas morts, il faudra que nous sortions du royaume.

— Français ! s'écria M. Duportail, vous qui

m'avez donné l'hospitalité, je ne vous quitterai donc qu'après avoir transgressé la plus sage de vos lois!

— Messieurs, poursuivit Rosambert, où nous retirerons-nous ?

Je répondis vivement :

— En Allemagne.

— Oui, en Allemagne, si vous le voulez bien, nous dit M. Duportail.

— En Allemagne, soit, répliqua le comte.

— Nous arrivâmes à l'hôtel. Adélaïde et le baron montaient déjà le grand escalier : M. Duportail courut à eux, croyant que j'allais le suivre. Je dis adieu à Rosambert.

— Comment ! où allez-vous donc ?

— Chez Derneval, mon ami ; occupez-vous des soins que la circonstance exige, songez à assurer notre fuite.

— Mais ne vous verra-t-on pas dans la soirée ?

— Je ne puis répondre de rien ; peut-être ne serai-je ici que demain à quatre heures du matin.

Je m'éloignai au moment où M. Duportail revenait sur ses pas pour me chercher.

J'entrai chez Derneval d'un air si effaré, que d'abord il me demanda quel malheur pouvait m'être arrivé.

— Mon ami, j'ai demain une affaire d'honneur ; demain je meurs, ou Sophie quitte la France avec

moi. Il faut que la chaise de poste dans laquelle vous devez enlever Dorothee, emporte aussi mademoiselle de Pontis.

Derneval ne fut pas médiocrement surpris ; nous nous occupâmes le reste de la journée des préparatifs de toutes espèces que nécessitait notre grande entreprise. J'aurais pu dans la soirée passer un moment à l'hôtel, mais je craignis que le baron ne m'y retînt. Un peu avant minuit, je cachai mon épée sous un ample manteau ; Derneval prit la même précaution. Nous sortîmes accompagnés de trois domestiques, dont mon ami me garantissait la bravoure et la fidélité. Arrivés sous les murs du couvent, nous jetâmes dans le jardin un gros paquet qui contenait tout ce qu'il faut pour habiller deux hommes de la tête aux pieds ; et, dès que notre échelle de corde fut attachée, nous ordonnâmes à deux de nos domestiques de faire sentinelle à quelque distance ; et au troisième, de s'en aller pour nous amener notre chaise de poste à quatre heures précises.

Nous descendîmes au jardin. Derneval et Dorothee me laissèrent sous l'allée couverte avec ma jolie cousine. Nous allâmes nous asseoir au pied de ce marronnier si propice, aux amours. Je regardais Sophie sans lui rien dire, et j'arrosais ses mains de mes larmes.

— Que signifie donc ce silence ? me dit-elle ; que veulent dire ses pleurs !

— Sophie, ces pleurs annoncent des malheurs affreux. Ne sais-tu pas que Dorothée nous quitte ?

— Oui, mais son départ est différé d'un jour à cause de nous.

— Non, ma Sophie, non, son départ n'est pas différé : Derneval l'emmène cette nuit.

— Cette nuit !

— Oui, je ne puis te voir au parloir, je ne pourrai plus te voir au jardin ; nous voilà séparés pour jamais. Ma Sophie, cette nuit est la dernière que nous ayons à passer ensemble.

— La dernière ! s'écria-t-elle d'un ton douloureux.

— Oui, la dernière : Dorothée nous quitte, Dorothée t'abandonne, elle sacrifie tout à sa tendresse pour Derneval : Derneval est plus heureux que moi !

— Ah ! mon ami, pouvez-vous désirer un bonheur qui me coûterait le mien ?

— Sophie, voici la dernière nuit que nous ayons à passer ensemble !

— Mon ami, passons-la de manière que nous n'ayons aucun reproche à nous faire demain.

— Demain !... demain nous gémirons séparés ! et cependant Derneval et Dorothée seront sur la route de l'Allemagne.

— De l'Allemagne !... Ils vont en Allemagne ?

— Oui, ma bien-aimée.

— Ils vont en Allemagne !... Eh bien, mon cher Faublas, nous irons bientôt les rejoindre. M^{me} Munich m'assure que le baron de Gotlitz ne tardera pas à me venir chercher.

— Le baron de Gorlitz arrivera trop tard.

— Pourquoi trop tard ?

— Il arrivera trop tard, ma bien-aimée !

— De grâce, expliquez-vous.

— Sophie, le départ de Dorothée est le moindre malheur dont nos amours soient menacées.

— Mais apprenez-moi donc... Faublas, ne m'avez-vous pas dit cent fois qu'à l'arrivée du baron de Gorlitz vous iriez vous jeter à ses pieds, pour lui demander sa fille ?

— En vain le baron de Gorlitz me l'accorderait-il, si mon père ne veut pas consentir à cet hymen.

— Mais votre père l'approuvera, dès que le mien...

— Sophie, je ne dois pas vous abuser ; mon père me destine une autre femme.

— Une autre femme ! et c'est vous qui me l'annoncez !... Cruel ! je vous entends trop bien !... je suis sacrifiée !... je suis sacrifiée !

— Non, ma Sophie, non, rassure-toi. Je te re-